

Avant-propos

Ce récit est une histoire **rigoureusement authentique**. On croirait lire un roman d'aventures mais chaque détail est vrai.

C'est l'extraordinaire et dramatique aventure vécue par un officier du renseignement français (un « espion » militaire), Jean Le Morillon. Une page d'histoire peu connue en France : le coup de force des Japonais sur l'Indochine, le 9 mars 1945.

Ce 9 mars, en pleine nuit, les troupes japonaises, supérieures en nombre, attaquent par trahison toutes les garnisons françaises, en même temps. Certaines garnisons résistent, malgré la surprise, mais elles sont submergées par le nombre. Elles sont décimées, les prisonniers exécutés, certains prennent le maquis, fuient en Chine... Quant aux civils, ils sont massacrés ou internés.

Parmi eux, militaire du service de renseignements (mais tout le monde l'ignore, même les Français), Jean Le Morillon décide, de son plein gré, de poursuivre sa mission et de se laisser appréhender avec les civils de Ventiane plutôt que de prendre la brousse avec la garnison en fuite. Cette décision va le conduire à vivre les mois les plus dramatiques de son existence. Arrêté par les Japonais, condamné à mort, il s'évade en tuant ses gardes, est finalement repris et ne doit la vie qu'à un incroyable concours de circonstances. C'est ce récit palpitant qu'il partage avec nous aujourd'hui, en souvenir de ses compagnons d'armes qui n'en sont pas revenus : de tous les officiers de renseignements parachutés là-bas à cette période (une dizaine d'hommes) il était le seul rescapé.

Originaire du Morbihan, comme moi, il m'a demandé de l'aider à écrire cette aventure, en venant me la narrer en détail dans mon bureau, à Vannes, il y a quelques années. Depuis, Jean Le Morillon est décédé accidentellement. Je suis donc le dernier dépositaire de cette précieuse mémoire, que je vous livre ici. Étant entendu que dans les pages, c'est lui qui raconte. Le « Je » qui suit dans cet ouvrage n'est plus moi, l'écrivain, il s'agit de Jean Le Morillon, l'espion breton. Et je suis certain qu'il vous captivera autant qu'il m'a captivé.

Bonne lecture !

Guillaume Moingeon

Chapitre I

Originaire du Bono, un adorable petit port du Morbihan, en Bretagne Sud, où je suis né le 5 février 1920, je me destinais à la marine de pêche ou de commerce. Cela m'a incité à suivre des cours de radio à l'Ecole maritime « Télégraphie sans fil » aéro maintenance de Lorient, puisque la phonie n'existait pas à l'époque. Les communications radio entre bateaux et avec la terre nécessitaient de maîtriser une technique assez lourde aujourd'hui révolue ; un enfant de dix ans est désormais capable d'utiliser une radio V.H.F. ou, a fortiori, un téléphone portable ! Mais avant la guerre... tout cela restait fort complexe.

Le choix de cette spécialité me paraissait tout à fait normal dans ce pays de marins. C'est pourtant bien lui qui m'a conduit à vivre ces incroyables aventures dont on a peine à imaginer qu'elles soient vraies...

La seconde guerre mondiale a bouleversé mon destin, comme celui de millions d'hommes. En 1940, les Allemands sont arrivés à Lorient, à quelques dizaines de kilomètres du Bono. Beaucoup de militaires français, dont je faisais partie, ont embarqué sur tout ce qui flottait pour rallier la Grande-Bretagne. Une part importante de ces expatriés était ensuite évacuée en Afrique du Nord pour tenter d'y reconstituer une armée des « Forces françaises libres » mais il se trouve que les officiers français exilés à Londres cherchaient des « radios » pour communiquer avec la résistance. Rompu à cette technique, j'ai d'autant plus retenu leur attention que j'étais grand et costaud. Un officier m'a donc demandé : « Seriez-vous d'accord pour intégrer une école de parachutistes, puis éventuellement faire partie du BRCA, si toutefois vos capacités le permettent ? »

Ma foi, pourquoi pas ? J'ai accepté sa proposition et obtenu d'excellentes notes aux tests. J'ai alors suivi le stage avec des officiers de carrière et me suis retrouvé dans le peloton de tête. Le parachutisme en était à ses débuts, le matériel coûtait encore très cher. L'apprentissage était assez folklorique : juchés sur une plate-forme portée par un ballon, à quelques centaines de mètres du sol, nous attendions notre tour tandis que la nacelle oscillait dans tous les sens. La plupart des gars étaient malades avant même de

sauter ! Sur une centaine de stagiaires, seuls 5 ou 6 hommes étaient retenus. J'ai fait partie de ceux-là, ce qui m'a valu de suivre ensuite des cours de « Renseignements ».

L'aventure me tentait. Je voulais faire quelque chose pour mon pays. Je me suis porté volontaire pour des missions en France occupée où j'ai été parachuté comme chef de mission. J'ai sauté dans la région de Carpentras où je devais prendre contact avec un abbé, Monseigneur D., responsable, dans la région d'un réseau de renseignement, sur place. Ma mission consistait à l'informer par le truchement de diverses boîtes postales de ce que le réseau courait un grand danger. Il fallait cesser toute émission et rompre tout contact avec le radio qui ne respectait pas les temps limites impartis à ses émissions et révélait son indicatif secret, ce qui laissait supposer à Londres que les agents allemands l'avaient localisé. Tout le réseau risquait de tomber. Il fallait donc que l'abbé modifie de toute urgence tout son dispositif de sécurité.

Mon nom de code était : « le coucou ». Le lendemain de mon parachutage, écoutant Radio Londres, comme convenu, j'ai entendu le message suivant : « Le coucou ne chantera pas. Je répète : le coucou ne chantera pas ». J'ai dû attendre pendant 8 jours, me cachant dans les champs, avant d'obtenir le feu vert de Radio Londres : « Le coucou peut chanter. Je répète : le coucou peut chanter ». J'ai pu prévenir l'abbé qu'il courait un grand danger. Il a pris les dispositions nécessaires. De quelle manière le radio a-t-il été « écarté » du réseau... je ne l'ai pas su, cela ne me regardait pas.

A la fois agent des renseignements et radio confirmé, je suis ensuite resté en France jusqu'à la libération, accomplissant diverses missions. Puis, à la fin de la guerre, tous les agents répartis sur le territoire ont été regroupés à Paris, boulevard Suchet, pour y rendre leurs valises radio. J'étais naturellement de ceux là.

A l'adresse indiquée, j'ai trouvé nos chefs d'Alger et de Londres. Une grande joie régnait ; je la partageais. Nous avons été félicités pour notre travail puis informés que nous étions de repos jusqu'à plus ample information.

« Attendez les ordres. Vous restés attachés à nous » a précisé le chef de service au cours d'une conférence nous réunissant tous, un peu plus tard. Malgré le bonheur d'en avoir fini avec l'occupant et la guerre, nous étions anxieux de récupérer nos camarades disparus. Etaient-ils prisonniers ? Peut-être même fusillés ?

« Vous qui avez la chance d'être ici, reposez-vous » a poursuivi l'officier. « Et même, si vous pouvez aller dans vos familles, n'hésitez pas, partez ! »

Je ne me suis pas fait prier. Enfin, je portais d'honnêtes valises, des vraies, sans radio ! Le repos n'a pas duré éternellement. J'ai été informé qu'il me fallait regagner Paris en qualité de chargé de mission des services spéciaux, assimilé au grade de lieutenant. Par mesure de précaution, nous empruntions l'identité de personnes existant ou ayant réellement existé, avec lesquelles nous offrions une certaine ressemblance pour le cas où leurs proches seraient amenés à les décrire. Nous apprenions suffisamment d'éléments les concernant pour pouvoir être plausible s'il nous fallait parler de « nous ». Pour ce qui me concerne, j'étais « Le Meur », et non plus Le Morillon.